

**PETITE
BIBLIO
PAYOT**
CLASSIQUES

SIGMUND FREUD

**CINQ
PSYCHANALYSES**



« Cela ne cesse de me faire une impression singulière de voir que les histoires de malades que j'écris se lisent comme des nouvelles. »

La psychanalyse repose en grande partie sur cinq cas célèbres : *Dora*, *Le Petit Hans*, *L'Homme aux rats*, *L'Homme aux loups*, et *Le Président Schreber*. Un jeune homme victime d'étranges hallucinations, un autre hanté par un horrible supplice chinois, une jeune fille manipulée et abusée par son père, un garçon paniqué par les chevaux... Chacun incarne une notion clé : l'hystérie, la phobie, l'obsession, la castration, la paranoïa. Freud les a regroupés dans ce livre publié, à l'origine, en 1935 chez Denoël et qui, depuis lors, a marqué, charmé et inspiré des générations de thérapeutes et d'étudiants, en particulier grâce à la puissance narrative de ces histoires.

SIGMUND FREUD
AUX ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

Les incontournables :

*Cinq leçons sur la psychanalyse, suivi de : Contribution
à l'histoire du mouvement psychanalytique*
Psychopathologie de la vie quotidienne
Totem et tabou
Introduction à la psychanalyse
Malaise dans la civilisation

Les grands textes théoriques :

Trois essais sur la théorie sexuelle
Au-delà du principe de plaisir
Psychologie des foules et analyse du moi, suivi de :
Psychologie des foules (Gustave Le Bon)
Le Moi et le Ça
Pulsions et destins des pulsions
L'Inconscient
Deuil et mélancolie
Pour introduire le narcissisme
Inhibition, symptôme et angoisse
Essais de psychanalyse

Les cas cliniques :

Le Rêve de l'injection faite à Irma
Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie
Le Petit Hans, suivi de : Sur l'éducation sexuelle des enfants
L'Homme aux rats. Un cas de névrose obsessionnelle,
suivi de : Nouvelles Remarques sur les psychonévroses
de défense

(Suite en fin d'ouvrage)

Sigmund Freud

Cinq psychanalyses

Dora, Le petit Hans, L'homme
aux rats, Le président Schreber,
L'homme aux loups

*Traduction inédite de l'allemand
par Cédric Cohen Skalli et Olivier Mannoni*

Préfaces de Sylvie Pons-Nicolas,
Sébastien Smirou, Jean Triol,
Denis Pelletier et Frédérique Debout

**PETITE
BIBLIO
PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux ;
illustration : © Costa/Leemage

Conseiller scientifique : Gisèle Harrus-Révidi

© Éditions Payot & Rivages, 2010, 2011
pour les traductions françaises et les préfaces
et 2017 pour la présente édition

ISBN : 978-2-228-91737-7

PRÉFACE ÉDITORIALE (2017)

« Freud ressemble fort à un enfant
précoce. »

Henri MICHAUX¹

Le 10 avril 1930, tandis que Freud publie à Vienne *Malaise dans la civilisation* et s'apprête à recevoir le prix Goethe, un jeune éditeur belge, Robert Denoël, et un riche dilettante américain, Bernard Steele, créent à Paris les Éditions Denoël et Steele. Ils n'ont pas trente ans. Pendant plus de six ans², ils vont éditer ensemble des auteurs comme Artaud, Céline, Aragon, enchaîner les prix littéraires, et s'inscrire en rivaux de Gallimard. Si Denoël possède « une intelligence très pointue, une incontestable ouverture

1. Henri Michaux, « Réflexions qui ne sont pas étrangères à Freud », *Le Disque vert*, juin 1924, p. 149-151, cité par Alain de Mijolla, *Freud et la France : 1885-1945*, Paris, PUF, 2010, p. 274. Voir Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, 2 vol., Paris, Fayard, 1994.

2. Bernard Steele et sa mère, Béatrice Hirshon, qui était entrée au capital en 1932, se retireront de l'affaire en décembre 1936, principalement à cause de l'antisémitisme de Céline.

d'esprit¹ », Steele est plutôt « raffiné et malheureux », comme le note dans son *Journal* Anaïs Nin, qui le rencontrera en 1933, alors qu'il soutient financièrement le Théâtre de la Cruauté d'Artaud. C'est en partie grâce à lui que cette toute jeune maison lance, à partir de 1931, la « Bibliothèque psychanalytique² », une nouvelle collection proposée et dirigée par un psychiatre et psychanalyste de trente-sept ans, René Laforgue, associé à René Allendy, un médecin psychanalyste qui compte parmi ses patients René Crevel, Anaïs Nin et Antonin Artaud. La collection accueillera une abondante production psychanalytique, dont des livres d'Otto Rank et Anna Freud, et surtout quatre ouvrages importants de Freud lui-même.

Passionné de psychanalyse comme, à l'époque, de nombreux autres hommes de lettres et écrivains (que l'on songe aux Surréalistes, à l'éditeur Bernard Grasset, ou encore à Georges Bataille et Michel Leiris qui firent une analyse, l'un vers 1925, l'autre à la fin 1929), Bernard Steele appartient au fameux « Club des Piqués », surnom que se donnaient les patients de Laforgue qui se retrouvaient, l'été, dans la propriété que ce dernier possédait dans le Var³. Avec Marie Bonaparte, mécène et inlassable promotrice de la psychanalyse qui, comme lui, dialogue directement avec Freud, René Laforgue s'active

1. Pierre Assouline, *Gaston Gallimard : un siècle d'édition française*, Paris, Balland, 1984, p. 200.

2. Cette collection avait failli voir le jour, au début des années 1920, chez Payot. Voir Alain de Mijolla, « L'édition française des œuvres de Freud avant 1940. Autour de quelques documents nouveaux », *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, 4, 1991, p. 227 et p. 229.

3. Le beau-frère de Robert Denoël, Billy Ritchie-Fallon, en faisait aussi partie, de même que, vers 1934-1935, Françoise Dolto.

alors pour implanter durablement cette discipline en France, cofondant en 1926 la Société psychanalytique de Paris, puis lançant en 1927 la *Revue française de psychanalyse*.

Or, en 1930, l'œuvre de Freud en France est publiée principalement par deux maisons¹ : Payot, l'éditeur des premiers textes, et Gallimard. Ayant déjà fort à faire avec la parution prochaine du *Mot d'esprit* et du *Délire et le rêve dans « La Gradiva » de Jensen*, Gallimard choisit de refuser, le 26 juillet, la « traduction de l'ouvrage de Freud intitulé *Cinq psychanalyses* », puis, le 20 février 1931, celle de *L'Avenir d'une illusion*. C'est ainsi que Denoël et Steele, non seulement récupère en 1931 la *Revue française de psychanalyse*, auparavant diffusée par Doin, mais publie, en 1932, *L'Avenir d'une illusion* ; en 1933, *On bat un enfant* ; en 1934, *Malaise dans la civilisation* ; et pour finir, en juin 1935, *Cinq psychanalyses*². L'ouvrage comprend cinq récits psychanalytiques traduits par Marie Bonaparte et Rudolph Loewenstein : « Dora », « Le petit Hans », « L'homme aux rats », « Le président Schreber » et « L'homme aux loups », les quatre premiers ayant déjà paru dans la *Revue française de psychanalyse* entre 1928 et 1932. Freud les avaient

1. Le troisième éditeur, la Librairie Félix Alcan, possède à son catalogue, depuis 1926, un seul ouvrage de Freud : *La Science des rêves* (intitulé à partir de 1967 *L'Interprétation des rêves*). Alcan fusionnera en 1934 avec les Presses universitaires de France, lesquelles deviendront, après la guerre, l'un des trois éditeurs de Freud.

2. Malgré son premier refus de 1931, Gallimard a bien tenté, en mars 1933, d'obtenir le droit de publier séparément chacun de ces récits, mais Martin Freud lui a signifié l'opposition de son père à ce projet. Voir Alain de Mijolla, *Freud et la France*, op. cit., p. 596-597. Après *Cinq psychanalyses*, il n'y aura plus d'autres livres de Freud chez Denoël et Steele, ni d'ailleurs chez Denoël. Le livre reparâtra, aux PUF, en 1954.

rassemblés en 1924 dans le tome VIII (« Krankengeschichten ») de ses *Gesammelte Schriften*, et, sous la direction d'Ernest Jones, ils avaient été traduits en 1925 par Alix et James Strachey dans le volume III (« Case Histories ») des *Collected Papers* de Freud chez Hogarth Press.

La présente édition reprend les nouvelles traductions faites chez Payot en 2010 et 2011 par Cédric Cohen Skalli et Olivier Mannoni. Chaque texte est précédé d'une note éditoriale et d'une préface substantielle qui le met en valeur. Deux textes supplémentaires figurent également dans ce livre, l'un de 1896, « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », en annexe à *L'Homme aux rats*, et l'autre de 1907, « Sur l'éducation sexuelle des enfants¹ », en annexe au *Petit Hans*. En fin d'ouvrage, une table détaillée a été établie par l'éditeur pour faciliter la lecture de l'ensemble.

1. Dans une traduction d'Aline Weill.

Dora

Fragment d'une analyse d'hystérie

*Traduit de l'allemand
par Cédric Cohen Skalli*

LES ÉDITIONS DE DORA

Éditions allemandes

- 1905 « Bruchstück einer Hysterie-Analyse », *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie*, 18 (4-5), p. 408-467.
- 1909 *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*, 2, Deuticke, rééd. en 1912 et 1921.
- 1924 *Gesammelte Schriften*, t. VIII, Internationaler Psychoanalytische Verlag, p. 3-126.
- 1932 *Vier Psychoanalytische Krankengeschichten*, Internationaler Psychoanalytische Verlag, p. 5-141.
- 1942 *Gesammelte Werke*, t. V, Imago, p. 163-286.
- 1971 *Studienausgabe*, t. VI, S. Fischer, p. 87-186.

Traductions françaises

- 1928 « Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora) », trad. M. Bonaparte et R.M. Loewenstein, *Revue française de psychanalyse*, 2 (1), p. 1-112 ; traduction reprise en 1935 dans *Cinq psychanalyses*, chez Denoël & Steele ; puis en 1954 aux PUF.
- 2006 *Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie*, trad. F. Kahn et F. Robert, préface de F. Robert, PUF ; repris en 2008 dans *Cinq psychanalyses*.
- 2010 *Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie*, trad. C. Cohen Skalli, préface de S. Pons-Nicolas, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot ».

Traductions anglaises

- 1925 *Fragment of an Analysis of a Case of Hyteria*, trad. J. Riviere et J. Strachey, in *Collected Papers*, t. III, Hogarth Press, p. 13-146 ; repris en 1953 dans la *Standard Edition*, t. VII, p. 7-122.
- 2007 *Fragment of an Analysis of a Case of Hysteria*, in *Psychology of Love*, trad. S. Whiteside, Penguin Classics.

PRÉFACE

Dora « la suçoteuse »

par Sylvie Pons-Nicolas

Le cas « Dora », publié en 1905, est l'un des cinq grands cas de psychanalyse rédigés par Freud¹. Pour la première fois, celui-ci fait le récit complet d'une cure. Il livre ainsi une observation magistrale qui, avec les articulations théoriques qu'il développe, font de ce texte une véritable leçon d'introduction à la psychanalyse.

D'une grande inventivité, *Dora* nous montre un Freud en plein travail de réflexion face aux incertitudes et limites que lui pose ce cas qui l'amène à développer des hypothèses totalement novatrices. Tout à sa découverte de la pratique psychanalytique, Freud est pris dans la tourmente homosexuelle et se confronte à la pluralité des transferts de Dora, ce qu'il théoriserait dans l'après-coup de la cure. Son titre original, *Fragment d'une analyse d'hystérie*, est

1. Les quatre autres sont « Le petit Hans » (1909), « L'homme aux rats » (1909), « Le président Schreber » (1911) et « L'homme aux loups » (1918). Tous ces textes sont réunis dans le présent volume. (N.d.É.)

annonciateur des difficultés que l'on peut avoir à le lire, car il est constitué, comme nous prévient Freud, par « l'assemblage de différents fragments provenant d'époques et de contextes différents ».

Découverte de la technique

Autour des années 1890, en pleine élaboration de ses théories, Freud vit une période de grande fécondité intellectuelle. Il partage depuis 1882 avec le professeur Josef Breuer (1842-1925) un vif intérêt pour l'hystérie. Leurs échanges ont abouti à la publication en 1895 d'un essai, *Études sur l'hystérie*, qui développe l'hypothèse d'une étiologie psychique traumatique de cette pathologie, ce qui conduit les auteurs à conclure que « l'hystérique souffre de réminiscences ». Cependant, la question de l'origine sexuelle infantile des névroses avancée par Freud les sépara. Breuer, choqué et perplexe comme le sont de nombreux collègues de Freud, n'arrive pas à le suivre sur ce terrain-là et cet essai, loin de les rapprocher, les éloignera.

En 1887, malgré ce désaccord, Breuer présente à Freud un collègue berlinois, le docteur Wilhelm Fliess (1858-1928). La relation entre les deux hommes va s'approfondir à mesure que celle de Freud avec Breuer faiblit.

Fliess est un ORL reconnu qui développe une approche originale de la médecine et des idées peu ordinaires. Une certaine marginalité, un isolement rapprochent Fliess et Freud qui, jusqu'en 1902, vont avoir une intense correspondance dans laquelle ils partagent à la fois réflexions intimes et spéculations théoriques. Ces échanges, qui se révéleront cruciaux, nous permettent de suivre le développement d'un certain nombre d'hypothèses freudiennes, sa décou-

verte de la psychosexualité, ainsi que son cheminement théorique en ce qui concerne l'hystérie.

Le père de Dora, Philipp Bauer, un riche industriel, est un grand malade souffrant de troubles neurologiques liés à une atteinte syphilitique. Il est suivi par Freud depuis quatre ans quand il amène Dora chez ce dernier.

De son vrai nom Ida Bauer, Dora a tout juste seize ans quand elle rencontre Freud pour la première fois. Elle consulte à cause d'une toux persistante et de migraines. Freud conseille un « traitement psychique », mais il n'est pas donné suite à ce projet. Deux ans plus tard, son père la ramène, car non seulement elle tousse toujours, mais elle a des crises d'aphonie, elle claudique et s'évanouit de façon spectaculaire. Elle est également déprimée, s'oppose à ses parents et présente des troubles du caractère.

Freud diagnostique « une petite hystérie ». Il pense en effet que tous ses symptômes sont des conversions hystériques. La cure de Dora — le « traitement psychique » préconisé auparavant — peut débuter en octobre 1900.

Dora permet à Freud, après Emmy von N., Miss Lucy R., Katarina ou Elizabeth von R., quatre patientes dont il avait publié les cas, mais de façon plus sommaire, dans les *Études sur l'hystérie*, de compléter ses recherches sur la structure de l'hystérie, mais aussi sur sa modélisation de la psyché et le rôle du fantasme.

Sa démarche novatrice et révolutionnaire tient au fait qu'il avait séparé l'hystérie des états dégénératifs dans lesquels elle était classée et qu'il avançait l'hypothèse d'une étiologie psychogène, permettant un traitement reposant sur la libre communication de ce qui venait à l'esprit : la cure par la parole, ou *talking cure*, comme l'avait nommée Anna O., une patiente de Breuer.

Quand Dora débute sa cure, Freud a déjà fixé les principaux éléments du cadre, la « règle principale » (qui deviendra « règle fondamentale ») assignant au patient de tout dire de ce qui se présente à son esprit est d'ores et déjà préconisée, et l'association libre a remplacé l'hypnose. L'abréaction de l'affect, qui fondait la méthode cathartique, est délaissée, ainsi que la suggestion. Le but de la cure est de rendre l'inconscient conscient, en analysant les résistances qui s'opposent à la levée du refoulement. Il s'agit d'« extraire du minerai des idées fortuites le pur métal des pensées refoulées ».

En 1894, dans « Les psychonévroses de défense », Freud a également introduit le concept de *conversion hystérique* pour qualifier la transposition d'un conflit psychique dans des symptômes somatiques, moteurs ou sensitifs, qui ont une valeur symbolique car ils sont l'expression de représentations refoulées. Ils permettent de distinguer l'hystérie des autres névroses, pour lesquelles la représentation inacceptable reste psychique.

Dans une lettre du 21 septembre 1897, il avait annoncé à Fliess qu'il renonçait à sa « *neurotica* », la théorie de la séduction qu'il avait développée dans les *Études sur l'hystérie*. Cette théorie, où il évoquait la séduction effective par le père pervers, lui avait permis de faire un montage qui liait perversion à la première génération et hystérie à la seconde. En annonçant qu'il renonçait à cette théorie, il accordait aux fantasmes un rôle prépondérant, hypothèse qu'il étaye singulièrement avec le récit de la cure de Dora.

Cependant, cette dernière part précipitamment et les difficultés de ce cas mettent Freud devant certaines limites de son outil de travail. Poussé par le désir de comprendre, il rédige l'observation en quinze jours. Elle regroupe l'ensemble des intérêts de Freud à cette époque mais, au cours de sa rédaction, alors qu'il s'est lancé parallèlement dans l'écriture de

Psychopathologie de la vie quotidienne, Freud fait une erreur de datation : il situe la cure à la fin de l'année 1899 (au lieu de 1900) et sa rédaction au début de l'année 1900. N'efface-t-il pas ainsi d'un trait l'année 1899, année sombre marquée par le silence indifférent, voire hostile, qui avait accueilli la parution de *L'Interprétation des rêves*, ce qui l'avait beaucoup blessé ?

Pour des raisons de confidentialité, Freud retarde la publication de *Dora* jusqu'en 1905. En effet, il se confronte au problème toujours actuel du respect de la vie privée du patient et des exigences de la science. Se rajoute à l'époque le scepticisme de ses collègues face aux idées qu'il développe et l'on peut penser que, soucieux d'asseoir sa crédibilité, il ait hésité à exposer des découvertes et des hypothèses dont certaines le scandalisaient lui-même. Lui qui aimait se présenter comme un conquistador devait lutter contre Freud le bourgeois. C'est ce que semble montrer l'avant-propos, dans lequel il répond par avance aux objections qu'on pourrait lui faire.

Le récit fragmenté d'une analyse

Au cours de cette cure, Freud recueille des données fragmentaires provenant de Dora elle-même, dont le récit, comme celui de tous les hystériques, est en effet lacunaire, imprécis, énigmatique, avec des amnésies et des « insincérités » conscientes ou inconscientes. Forme de récit dont il fait d'ailleurs un élément diagnostique de l'hystérie, l'opposant au récit complet et organisé d'un malade organique. Freud recueille également des données anamnestiques produites par ses proches, des informations provenant de l'entourage de Dora, notamment de son père. De nos jours, une telle situation serait

discutable. Lors de la rédaction du cas, Freud articule les éléments biographiques et la description des symptômes avec ses propres commentaires, des fragments cliniques saisis en direct, ses hypothèses et ses apports théoriques.

Deux rêves scandent la cure de Dora, qui permettent aussi à Freud d'approfondir sa science des rêves. Il songe alors à intituler son texte « Rêve et hystérie », mais il choisit finalement le titre de *Fragment d'une analyse d'hystérie (Bruchstück einer Hysterie-Analyse)*, Dora ayant brutalement interrompu la cure au bout de onze semaines. La technique très active, voire intrusive, utilisée par Freud avec cette jeune femme, presque encore une adolescente, ce qu'il sous-estime, est vraisemblablement à l'origine de cette fuite.

Comment donc s'y retrouver dans ce texte extrêmement dense, ce montage complexe qui laisse supposer un plus haut degré d'élaboration que le déroulement effectif des séances ? Comment tirer un fil dans ce puzzle magnifiquement construit où l'on peut retrouver les bases de la nouvelle science en cours d'élaboration ?

Trois lignes de force peuvent au moins être dégagées. À l'époque, elles ne sont pas encore totalement théorisées, mais elles témoignent du génie de Freud et de sa capacité créative.

La première concerne la fixation orale de Dora, ce qu'on peut appeler son complexe oral. C'est, selon les propres termes de Freud, « Dora la suçoteuse ». Elle lui permet de compléter ses découvertes antérieures sur l'hystérie et d'introduire le concept de *complaisance somatique*.

La seconde ligne de force explore plus à fond le complexe d'Œdipe et le rôle de la bisexualité psychique à l'intérieur de ce complexe, facteur primordial et organisateur des identifications hystériques.

Nous verrons là *Freud aux prises avec l'homosexualité*.

La troisième concerne le transfert. Elle nous permet de suivre Freud pris dans les rets du transfert, ou plutôt sa *confrontation aux transferts* de Dora dont il ne pourra se « rendre maître ».

De l'importance du suçotement chez Dora

Dora est née à Vienne en 1882, quatorze mois après son frère Otto.

Freud dit peu de choses sur la petite fille qu'elle était, sur son enfance et la relation à sa mère. En fait, il montre peu de considération pour cette dernière et ses rares commentaires la concernant dessinent d'elle le portrait d'une femme « peu éduquée et surtout peu éveillée », exerçant un contrôle tyrannique sur la vie familiale et atteinte de la « psychose de la ménagère », parangon d'un fonctionnement obsessionnel aggravé. Il ajoute qu'elle « ne montrait pas la moindre compréhension pour ce qui intéressait ses enfants », lesquels souffrirent de longues périodes d'énurésie lors de leur petite enfance.

Le surinvestissement obsessionnel décrit par Freud fait craindre qu'il s'agisse d'une mère qui n'avait guère de temps à consacrer à un « maternage suffisamment bon », au sens winnicottien, et cela évoque d'emblée une probable défaillance de la relation à l'objet primaire maternel.

On peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas un des facteurs de l'échec de la cure de Dora, Freud n'étant pas encore, à l'époque, sensibilisé à cette problématique.

Le souvenir-écran dans lequel Dora se voit suçotant, à l'âge de cinq ans, son pouce gauche pendant

que, de la main droite, elle tiraille l'oreille de son frère Otto semble confirmer cette hypothèse. Dora est à la recherche d'une compensation orale au travers d'un suçotement intensif et elle utilise son frère comme objet maternel de substitution.

Cette activité auto-érotique de Dora est l'occasion pour Freud d'introduire le concept de complaisance somatique de la zone buccale.

Ce concept s'articule avec le phénomène de conversion, qui est la défense propre à l'hystérie. Lors d'un conflit psychique, le moi de l'hystérique va tenter de contenir l'accroissement d'excitation qui en résulte en séparant la représentation et l'affect : la représentation va être tenue à l'écart du conscient, ce que recouvre la notion de refoulement et l'affect, « l'émoi », va être converti, transformé en symptôme somatique. La conversion hystérique est donc un des destins possibles de l'affect.

Mais comment cet affect peut-il trouver une issue dans le corporel ?

C'est ce que tente d'expliquer la notion de complaisance somatique : le surinvestissement libidinal d'une partie du corps, en fait d'une zone érogène, constitue l'issue, la voie permettant une décharge de l'excitation. « La complaisance somatique, organiquement prédéterminée, pave la voie de décharge d'une excitation inconsciente » (Freud). Ainsi la notion de complaisance somatique s'articule également avec celle de fixation à des zones érogènes, notion que Freud est en train de découvrir et qu'il exposera en 1905 dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Cette zone surexcitée dans un premier temps pourra, lors d'une excitation sexuelle ultérieure, être régressivement réactivée.

Chez Dora, l'activité intense et précoce de la zone buccale, « zone érogène primaire » — « gâtée », ajoute-t-il —, aurait été la condition d'une complaisance somatique ultérieure de la part du tube

muqueux qui commence aux lèvres. Elle serait donc à l'origine de l'irritation de la gorge, de la toux nerveuse et de l'aphonie de Dora : « Il faut supposer, dit-il, la présence d'une irritation réelle et déterminée de façon organique, c'est le grain de sable autour duquel le coquillage forme la perle. »

Lors du travail analytique, un sens sera conféré au symptôme selon la nature des fantasmes inconscients qui cherchent à s'exprimer.

Dès lors, Freud confirme que le symptôme hystérique, à l'instar du rêve, est la réalisation d'un désir et doit être entendu comme la représentation d'un fantasme sexuel. Au cours de la cure, il pense que c'est Philipp qui occupe le devant de la scène. Identifié à cet homme dont il vante l'intelligence et la perspicacité, Freud parle de lui comme de « la personnalité dominante », négligeant d'emblée, je l'ai suggéré, le rôle joué par toutes les femmes qui entouraient Dora.

Philipp est un père qui semble attentif à ses enfants, proche d'eux — et vraisemblablement, s'agissant de Dora, trop proche. En effet, c'est lui qui intervient directement quand elle a environ cinq ans pour faire cesser le suçotement de son pouce. Cette intervention inaugure une période de grande proximité et Dora devient son infirmière attitrée face à ses problèmes de santé, mais également sa confidente, car il est, dit-il, « fier de l'intelligence précoce de sa fille ». Les rapports de Philipp et de Dora sont alors très voisins de la situation décrite en 1895 dans l'étiologie de l'hystérie, celle de l'enfant séduit, excité, mais démuné et dont l'excitation se transforme en angoisse parce qu'il n'a pas encore les moyens physiologiques de la décharge ni les moyens psychologiques de l'élaboration. Tendresse et passion, sinon tendresse et sensualité — les mots de Sándor Ferenczi évoquant la « confusion de langue » entre les adultes et l'enfant

ne sont pas loin¹. Cependant, cette proximité permet à Dora, qui se trouve alors en pleine phase œdipienne, de passer de la frustration face à un objet maternel qu'on a supposé défaillant, à un sentiment de toute-puissance par rapport à son père.

Elle a six ans quand celui-ci est atteint d'une tuberculose pulmonaire, ce qui oblige la famille à déménager dans une ville d'eaux : Mérano. Là, les parents de Dora font la connaissance de la famille Zellinka (Monsieur et Madame K. dans le texte). Ils deviennent intimes. Les K. vivent à Mérano, car Pep-pina, l'épouse, est affectée de « troubles nerveux » qui auront une certaine influence sur ceux de Dora. Les K. ont deux enfants et Clara, leur fille, mourra à l'âge de neuf ans.

L'intimité de la relation entre Dora et son père est alors menacée, car assez vite Madame K. s'impose comme garde-malade de ce dernier, suppléant Dora auprès de lui. La réapparition d'une énurésie chez Dora à cette période, vers l'âge de sept ans, laisse supposer qu'elle sent le danger qui plane sur sa précieuse relation à son père et qu'elle tente, en l'attirant la nuit auprès d'elle, de préserver sa place. Cependant, c'est Madame K. qui, en devenant la maîtresse de son père, impose sa suprématie. Dora vit cette situation comme une véritable trahison.

Peu de temps après, à la suite d'un faux pas, elle chute dans les escaliers et se fait une entorse. Puis des crises d'asthme apparaissent, en même temps, note Freud, que son caractère change : la petite fille qui se comportait comme un garçon, au tempérament « vraiment sauvage », devient « calme et policée ». Pour Freud, cette sagesse subite signe le fait que Dora accède à son identité féminine.

1. Voir Sándor Ferenczi, *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant* (1932), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2004.

On peut néanmoins se demander si Dora ne s'assagit pas aussi au moment où elle entre dans la phase de latence, ou encore si, blessée par un sentiment de trahison, elle ne fait pas un premier épisode dépressif.

Son père continue d'occuper le devant de la scène avec ses maladies qui prennent par deux fois une dimension bruyante, quand Dora a dix et douze ans. La première fois, il a un décollement de la rétine ; deux ans plus tard, il présente une confusion mentale suivie de phénomènes paralytiques qui le conduisent dans le cabinet de Freud.

À cette époque, l'état de Dora s'aggrave. Elle présente de nouveaux symptômes : une migraine, une toux et des crises d'aphonie.

En surprenant une conversation, elle apprend que son père avait contracté la syphilis avant son mariage et qu'il a probablement contaminé sa mère qui se plaint de pertes blanches. Ses parents se disputant fréquemment, Dora peut, au moment de la réactivation pulsionnelle de la préadolescence, s'imaginer que c'est la dimension destructrice de la sexualité qui désorganise sa famille.

Dès lors, peut-elle échapper à cette idée terrifiante que la sexualité rend fou et aveugle ?

Ou qu'elle-même est peut-être contaminée comme sa mère ?

L'aggravation de son état ne témoigne-t-il pas d'un débordement de ses capacités psychiques à élaborer les conflits ?

Cependant, en ce qui concerne le sens des symptômes oraux de Dora, Freud découvre que les fantasmes sexuels qui l'obsèdent sont liés à ce qu'elle imagine des rapports sexuels de son père avec Madame K. Représentation qu'elle a refoulée, mais qui justement s'exprime dans son irritation de la gorge et sa toux. Ces symptômes, nous dit Freud, représentent « une situation de satisfaction sexuelle

per os entre les deux personnes dont la liaison amoureuse occupait constamment son esprit ». Ils renvoient à son désir du pénis dans un œdipe positif. Mais Freud va plus loin. Il substitue au pénis, objet sexuel actuel, le sein : « Ainsi ce fantasme pervers et extrêmement choquant de sucer le pénis a une origine tout à fait innocente. »

L'oralité érotique de Dora renvoie donc à l'oralité primaire et ses fantasmes condensent sa problématique œdipienne et ses besoins de relation d'étayage sur la mère.

Au cours de la cure de Dora, Freud n'envisage que le complexe d'œdipe positif. Le complexe d'œdipe négatif, quant à lui, bien que perceptible dans sa relation avec Dora, ne sera complètement problématisé qu'en 1923 dans « Le moi et le ça ». En effet, cette notion est fondée sur l'existence d'une constitution bisexuelle physique et psychique de tout individu dès l'enfance et ce n'est que dans l'après-coup de la cure que Freud réalisera la bisexualité de Dora, c'est-à-dire la dimension également homosexuelle de ses investissements œdipiens et de ses identifications, ce qu'il appelle ses « flots affectifs masculins ou, pour le dire mieux, gynécophiles ».

Freud pris dans la tourmente homosexuelle

Par une série de notes de bas de page écrites pour la plupart après la rédaction du cas « Dora », notamment une note de 1923 (voir *infra*, note 1, p. 181), Freud évoque plus de vingt ans après ce qu'il appelle « ma faute technique », à savoir le fait de ne pas avoir deviné et communiqué à Dora son amour homosexuel pour Madame K. Il nous invite ainsi à prendre en considération cette dimension, illustrant

par là le chemin parcouru et montrant l'importance de la bisexualité dans les cures.

L'amitié entre les parents de Dora et les K. la confronte à cette époque, adolescente, à un imbroglio à caractère traumatique puisqu'elle se retrouve partie prenante dans l'enchevêtrement des relations des quatre adultes. Elle est prise en tenaille entre les amours illicites de son père avec Madame K., la passivité de sa mère, à quoi s'ajoutent les assiduités de Monsieur K. Déçue, se sentant encore trahie par son père, abandonnée par sa mère, Dora déplace dans un premier temps ses investissements sur le couple des K., récupérant ainsi deux figures parentales qu'elle peut idéaliser. Monsieur et Madame K. auront à partir de là un rôle croissant.

Freud n'a pas réalisé l'importance du rôle joué par Madame K. Dora, qui a alors entre douze et quatorze ans, découvre les plaisirs d'une proximité partagée avec une femme. Elle semble fascinée par Madame K., faisant même « l'éloge de son "corps blanc à ravir" », et elle met vraisemblablement tout en œuvre pour la côtoyer. Mais Freud ne voit dans ses agissements qu'une façon de se rapprocher de Monsieur K., de plus en plus pressant avec ses cadeaux et ses lettres. Il n'imagine pas que pour Dora c'est aussi une façon de se rapprocher de cette femme qui incarne la féminité et la maternité pour, dans un mouvement identificatoire, étayer sa propre féminité vacillante et ses identifications maternelles en souffrance.

Dora est prise dans une tourmente homo- et hétérosexuelle, en quête de sa propre féminité, dont la condition est de s'accepter comme objet de désir de l'homme. Acceptation complexe, car que représente pour elle la femme, compte tenu de la façon dont Freud nous a présenté sa mère ?

En prenant en compte cette dimension homosexuelle, toutes les propositions de Freud, persuadé que Dora est amoureuse de Monsieur K., peuvent

être réinterprétées. Ainsi, par exemple, l'aphonie intermittente de Dora, dont Freud pense qu'elle est une imitation des symptômes de Madame K. en ce qui concerne la périodicité, mais de manière inversée, Dora se retrouvant aphone quand Monsieur K. est absent et qu'il lui adresse sans arrêt des lettres, peut aussi être pensée autrement. En effet, n'est-ce pas le fait de se retrouver seule avec Madame K., débarrassée de ses symptômes et resplendissante, qui rend Dora aphone, bouleversée par ses émois homosexuels ?

L'obsession de Dora en ce qui concerne la relation entre son père et Madame K. manifeste bien sûr, comme Freud l'a compris, qu'elle envie à cette dernière la possession de son père, mais ne manifeste-t-elle pas aussi qu'elle envie à son père la possession de Madame K. ? La persistance de ses symptômes oraux, en l'occurrence la toux, interprétée comme l'expression d'un fantasme de fellation avec son père dans un mouvement d'identification avec Madame K., pourrait être également, dans un mouvement d'identification à son père, un fantasme de... cunnilingus, etc.

À l'époque, Freud a parfaitement repéré non seulement les divers objets d'investissement de Dora, qui se cachent les uns derrière les autres dans un jeu défensif, mais aussi ses objets d'identification. Mais la propre identification de Freud à Philipp et à Monsieur K., qu'il avait rencontré et dont il avait gardé le souvenir d'un homme « encore jeune, d'apparence amène », n'a-t-elle pas brouillé pour lui certaines pistes ?

D'une part, en effet, il ne semble guère avoir été choqué par l'assaut sexuel de Monsieur K. sur Dora, alors à peine âgée de quatorze ans. D'autre part, persuadé que seuls les trois hommes qui gravitaient autour de Dora fournissaient les axes essentiels dans le repérage du jeu conflictuel des investisse-

ments d'objet, il est passé à côté du rôle joué par les femmes, mettant toute sa symptomatologie sur le compte d'un implacable amour œdipien.

Une lettre du 7 août 1901 adressée à Fliess révèle ses tendances « homophiles ». Leur « idylle » n'est pas loin de son point de rupture et il constate : « Je ne partage pas ton mépris pour l'amitié entre hommes, probablement parce que je suis partie prenante à un degré élevé. Comme tu sais, dans ma vie, la femme n'a jamais remplacé l'ami, le camarade. Si l'orientation vers les hommes de Breuer n'avait pas été si tordue, si timorée, si pleine de contradictions, alors on aurait eu un exemple parfait des performances que peut réaliser le courant androphile chez l'homme quand il peut être sublimé. »

Sa propre homosexualité n'a-t-elle pas empêché Freud de s'identifier contre-transférentiellement à un objet féminin qui lui aurait permis d'accepter un transfert maternel, l'empêchant également de découvrir celle de Dora ?

Cette homosexualité, Freud va la considérer comme typique de la vie amoureuse inconsciente des jeunes filles hystériques. Il le théoriserà en 1908 dans « Les fantasmes hystériques et leur rapport à la bisexualité », article où il conclut qu'un symptôme hystérique est l'expression « d'une part d'un fantasme sexuel inconscient masculin, d'autre part d'un fantasme sexuel inconscient féminin », ajoutant que « la signification bisexuelle des symptômes hystériques [...] est certainement une confirmation intéressante de ce que j'ai avancé, à savoir que la constitution supposée bisexuelle de l'être humain se laisse saisir avec une particulière clarté par l'analyse des psychonévroses ».

Ce concept de bisexualité psychique est indispensable pour pouvoir envisager l'existence d'un œdipe inversé et les enjeux des mouvements transférentiels. Le reproche qu'il s'adresse de n'avoir pas assez tenu

compte de l'homosexualité de Dora et de n'avoir pu se dégager du transfert des « impulsions de cruauté et des motifs de vengeance qui ont déjà été utilisés dans la vie du malade pour maintenir ses symptômes » (reproche qu'il ne formulera qu'en 1923) est un des facteurs qui l'a incité à aller plus loin dans la compréhension de la psychosexualité et qui l'a poussé à élaborer ce qui deviendra un enjeu majeur de la technique psychanalytique : le transfert, qu'il commence à théoriser dans la conclusion du cas « Dora ».

La confrontation aux transferts

Le mot « transfert » est apparu pour la première fois sous la plume de Freud dans les *Études sur l'hystérie*, mais c'est Dora qui va donner au transfert son véritable sens, même si Freud précise que « la partie la plus difficile du travail technique n'a pas été abordée par la malade, puisque le moment du “transfert” n'est pas parvenu à s'articuler au cours de ce bref traitement ».

Très tôt, Freud a été sensible, à la dimension d'obstacle du transfert. Il ne l'a pas considéré d'emblée comme faisant partie de l'essence de la relation thérapeutique, comme un organisateur inconscient de la situation analytique. À cette époque, il croit qu'il s'agit d'un phénomène localisé qui fait partie de l'expression des symptômes des patients et il pense qu'il faut absolument que l'analyste le démasque et le rende conscient. Ce transfert destiné à être « le plus grand obstacle de la psychanalyse devient son soutien le plus puissant quand elle parvient à le deviner à chaque fois et à le traduire au malade ».

Dans la conclusion de *Dora*, Freud en décrit alors deux types. Les uns peuvent être « de simples rééditions sans altération » du passé, simples réimpres-

sions qui ne diffèrent du modèle que par la personne remplacée. Les autres sont des transferts plus complexes, « plus subtils », qui « ne sont plus des rééditions, mais des éditions révisées ». Ils subissent une sublimation, « une atténuation de leur contenu », et peuvent même « devenir conscients dans la mesure où ils s'appuient sur une particularité réelle de la personne du médecin ou sur certaines circonstances attachées à sa personne ».

Lors de ses premiers entretiens avec Freud, Dora manifeste « une belle indifférence » par rapport à ses symptômes somatiques, elle se plaint surtout de l'affront de Monsieur K. et du sentiment d'avoir été trahie par son père, qui la blesse. Tous ses objets sont investis comme objets de désir et d'identification à la fois positive et négative et Freud sera porteur du transfert paternel avec sa forte charge d'ambivalence. Il distinguera deux courants transférentiels, l'un tendre et l'autre hostile.

Mais pourquoi, s'interroge-t-il, est-ce le transfert qui oppose la plus forte des résistances dans l'analyse, alors que dans d'autres situations il peut être considéré comme un agent curatif ?

En 1912, dans « La dynamique du transfert », Freud trouve la solution de l'énigme : « Le transfert sur la personne de l'analyste ne joue le rôle d'une résistance que dans la mesure où il est transfert négatif ou bien transfert positif composé d'éléments érotiques refoulés. » Il introduit alors le terme de *transfert négatif* et propose de différencier, au sein du transfert positif, une part constituée de sentiments amicaux et tendres, capables de devenir conscients, et une autre part composée d'éléments érotiques dont les prolongements se trouvent dans l'inconscient.

Ces propos figurent ce qui s'est passé dans l'analyse de Dora, mais sur le moment Freud n'a pas pu

repérer la signification de la pluralité des transferts de la « suçoteuse ».

Entre le transfert positif que l'on note au début de la cure par l'empressement de Dora à répondre à Freud et le transfert négatif qui, à la fin de la cure, la pousse à le quitter comme elle a quitté Monsieur K., on peut relever plusieurs tonalités du transfert. Le départ de Dora illustre ce que Freud, dans « Observations sur l'amour de transfert » (1915), appelle un « agir de transfert », où l'acte a remplacé la parole. Le jeu transférentiel est interrompu. « La scène a entièrement changé, écrit-il, tout se passe comme si quelque comédie eût été soudainement interrompue par un événement réel, par exemple comme lorsque le feu éclate pendant une représentation théâtrale. » Il semblerait que le feu de la passion ait éclaté justement sur la scène du théâtre intime de la cure de Dora, conduisant à la rupture.

C'est bien sûr une Dora blessée, débordée, excitée qui provoque la rupture, mais comment penser que celle-ci pût être de son seul fait ? En effet, repérer les éléments du transfert de Dora, c'est repérer par là même la réponse faite par Freud, une réponse multiple s'il en est : constructions, encouragements, reproches, sollicitations, provocations, déductions, informations, séduction...

Le premier rêve de Dora qui, selon la belle expression de Michel Neyraut, « surgit comme un récif dans le mouvement transférentiel¹ », illustre bien cette situation. Avant tout soucieux d'en confirmer les racines infantiles, Freud néglige d'interpréter les éléments qui se rapportent à sa personne, mettant ainsi de côté ce qu'il vient de nous dire à propos des rêves : « Un rêve normalement constitué se tient pour ainsi dire sur deux jambes dont l'une s'appuie sur la cause principale et actuelle du rêve et l'autre sur un

1. Michel Neyraut, *Le Transfert*, Paris, PUF, 2004.

événement déterminant de l'enfance du rêveur. » Il analyse ce premier rêve comme la décision que Dora avait prise de quitter la maison au bord du lac, où elle était en villégiature avec son père chez les K., afin de se dérober aux poursuites de Monsieur K. et de lutter contre son désir inconscient de se donner à lui. Pour ce faire, elle convoque, pense-t-il, son ancien amour pour son père. Elle décide de fuir « avec » son père — « vers son père », écrit Freud. Ainsi le désir infantile de substituer son père à Monsieur K. est la puissance formatrice du rêve, le père permettant de lutter contre l'amour tout en étant l'objet réel de cet amour infantile. Cependant, derrière le père, derrière Monsieur K., il y a Freud, à qui Dora fait son récit. L'élément moteur et dynamique du rêve est donc le transfert.

Partant du mot « feu » du rêve qui peut exprimer la passion sexuelle dangereuse, et du fait que Dora tripote un porte-monnaie, Freud fait un travail de décondensation extraordinaire des figures à forte valeur symbolique. Il évoque la masturbation, ses liens avec l'énurésie, sa leucorrhée, sa culpabilité, ses désirs œdipiens, et il lui fait remarquer, lui qui est, comme Monsieur K., un fumeur invétéré, qu'« il n'y a pas de fumée sans feu », embrasant ainsi l'incendie de l'amour transférentiel sans s'en rendre compte.

Ce rêve était aussi un avertissement à son égard. En effet, quand Dora lui dit : « Je suis menacée ici par un véritable danger » en parlant de la maison au bord du lac où elle ne pouvait plus s'enfermer à clef dans sa chambre, le « ici » n'est-il pas aussi le cabinet de Freud, lieu de tous les dangers où il l'interroge si activement sur son intimité ? En appelant « un chat un chat », comme il dit, et en pénétrant ses fantasmes à contenus sexuels, Freud exerce une séduction et une excitation qui renvoient Dora à la chambre paternelle où, dans l'enfance, elle dispensait tendrement ses soins à son père qui lui faisait ses

confidences, mais aussi à la chambre qu'elle partageait avec Madame K. qui lui faisait également ses confidences, lui parlait de sexualité et avec qui elle avait lu *La Physiologie de l'amour*. Le feu ravage tout sur son passage. À nouveau débordée, Dora prend peur et s'en va, voulant sans doute comme sa mère « sauver sa boîte à bijoux ».

Dans ce rêve, on voit très bien la double polarité du transfert positif dans sa dimension tendre et érotique, et ce, dans sa double valence œdipienne à la fois positive et négative. Quand le transfert devient passion, un lien trop serré se tisse entre le fantasme et l'accomplissement transférentiel. C'est la dimension érotique inconsciente du transfert qui, au service des résistances, sera agie dans la cure.

Freud commence cependant à avoir l'intuition de sentiments négatifs de Dora, car il note le refoulement de ses désirs hostiles contre son père, mais sans en mesurer la portée et ses conséquences.

Aussi, dans les deux séances consacrées à l'élaboration du second rêve, Freud, emporté par son enthousiasme interprétatif, ne voit pas le sabotage exercé par Dora qui s'inscrit sous le signe de l'opposition et de la reviviscence de ses émois négatifs, c'est-à-dire sa haine et son agressivité. Il repère bien le fantasme de vengeance contre son père, mais il n'a pas encore la notion que cela se joue entre les deux protagonistes de la scène analytique et que cela lui est directement adressé. Il communique alors à Dora ses conclusions sur la géographie sexuelle symbolique du rêve, mais l'essentiel de son travail interprétatif tourne autour de la scène du lac. En particulier cette fameuse phrase dite par Monsieur K. à sa gouvernante, puis à Dora : « Je n'ai plus rien à espérer de ma femme. » Phrase qui lui avait fait ressentir un sentiment de jalousie et d'humiliation en se rendant compte qu'elle n'était pas le seul objet de désir de Monsieur K. et qui était à l'origine de sa

gifle et de sa fuite. Quand, à la fin de l'avant-dernière séance, Freud se félicite du travail interprétatif accompli, Dora commente avec dédain : « Qu'est-il apparu de si remarquable ? », exprimant ainsi sa déception.

En effet, ce qui est apparu est juste, mais trop loin de ce qui pour l'heure préoccupe Dora ; c'est trop excitant et ne concerne que la dimension œdipienne de ses relations aux hommes.

En ne percevant pas la dimension de transfert maternel, Freud ne fait-il pas néanmoins revivre à Dora les expériences de frustration, de manque et d'abandon qui ont jalonné son enfance ?

N'est-ce pas comme s'il lui disait : « Je n'espère plus rien des femmes », ce qu'elle a vraisemblablement entendu comme : « Je n'espère plus rien de vous », faisant réémerger de la détresse avec prévalence de la solitude tout aussi excitante ?

En partant brutalement, Dora répète aussi sa fuite, comme lors de la scène au bord du lac avec Monsieur K., lui donnant en quelque sorte une gifle et tentant de lui dire dans un transfert par retournement (René Roussillon) : « Je n'espère plus rien de vous. »

La valence négative du transfert et sa dimension érotique n'ont pas pu être interprétées pour être dépassées, ce qui n'a pas permis au processus de la cure de se déployer.

Alors, qu'est devenue Dora ?

Vingt-quatre ans après la fin de son analyse, Dora réapparaît...

... mais chez Felix Deutsch, un élève de Freud.

Il semblerait que, dans son cas, le préjudice de ce travail interrompu prématurément ait été important. En effet, ses symptômes principaux — « dépression

et troubles du caractère » — se sont aggravés au cours de sa vie adulte.

Felix Deutsch, dans un article de 1957, raconte plusieurs entretiens qu'il a eus en 1922 avec une femme de quarante-deux ans qui lui révéla avoir été la « Dora » des *Cinq psychanalyses*. Cet article, intitulé « Apostille au fragment de l'analyse d'un cas d'hystérie de Freud¹ », montre le destin malheureux et le développement fâcheux des troubles de celle qui reste l'un des cas les plus célèbres de l'histoire de la psychanalyse.

Dora lui fut adressée par un ORL qu'elle consultait pour un syndrome de Ménière et qui se demanda si son comportement « nerveux » ne pourrait pas expliquer son état. Elle était mariée et avait un fils qui était à présent un jeune homme.

Elle disait souffrir de bruits insupportables dans l'oreille droite et d'étourdissements lorsqu'elle remuait la tête. Très vite, elle se mit à se plaindre de sa vie conjugale, de son malheur ininterrompu et de l'indifférence de son mari. Elle semblait vivre comme si ce dernier ne cessait de lui dire : « Je n'espère plus rien de vous. » Même son fils unique donnait maintenant des signes de désaffection à son égard. Elle le soupçonnait de s'intéresser aux filles et, « l'oreille tendue », elle attendait toujours son retour à la maison la nuit. Les larmes aux yeux, elle dénonça les exigences, la mesquinerie et l'égoïsme des hommes, le soupçon que son mari lui était infidèle.

Égoïsme, hypocrisie, trahison, infidélité... Ce sont les mêmes termes, les mêmes thèmes, la même plainte que lors de sa première rencontre avec Freud où elle avait dénoncé d'emblée l'égoïsme et l'hypocrisie de son père. Des reproches adressés également à Monsieur K. et *in fine* à Freud lui-même... bref, aux hommes.

1. Traduit in Bela Grunberger (dir.), *Les Névroses : l'homme et ses conflits*, Paris, Tchou, 2004.

Lors de cette rencontre avec Felix Deutsch, Dora souffrait toujours de migraines du côté droit, de difficultés respiratoires, ainsi que de quintes de toux matinales. Quand ce dernier lui demanda de marcher, il constata une légère claudication de la jambe droite dont elle dit souffrir de manière intermittente depuis l'enfance. Finalement, il s'aventura à relier son syndrome de Ménière à la relation à son fils dont elle guettait continuellement le retour de ses excursions nocturnes. Elle sembla l'accepter et, lors de leur seconde rencontre, ses symptômes avaient disparu et elle l'entretint principalement de sa relation à sa mère, de son enfance malheureuse en raison de la propreté exagérée de cette dernière, de ses insupportables compulsions au lavage et de son manque d'affection pour elle. Le souci principal de sa mère avait été sa propre constipation, ce dont maintenant la patiente elle-même souffrait. Elle lui parla également de la relation à son frère, dont elle avait toujours été très proche. Devenu leader politique, il accourait dès qu'elle avait besoin de lui — à la différence de son père. Ces propos laissent à penser que le sentiment de trahison par rapport à son père était toujours présent et que ce frère auquel Freud a accordé peu d'importance a effectivement joué un rôle maternel, inconditionnellement présent et aimant.

Felix Deutsch ne revit jamais Dora, mais diverses personnes lui donnèrent de ses nouvelles.

D'abord son frère, qui lui téléphona après ces deux séances. Il était très préoccupé des souffrances de sa sœur qui était en désaccord non seulement avec son mari, mais également avec leur mère. « Il admit qu'elle était d'un commerce difficile étant donné sa méfiance à l'égard des gens et sa façon de les monter les uns contre les autres », précise Deutsch. Il semblerait que Dora s'était de plus en plus identifiée à sa mère, lui ressemblant davantage au fil des

ans. Non seulement physiquement, avait précisé son frère, mais aussi sous l'angle de la propreté : « toutes deux voient la saleté partout », « autour d'elles » et « jusqu'à l'intérieur d'elles-mêmes ».

Ce bref tableau de l'évolution de Dora laisse craindre que sa plainte par rapport aux hommes soit restée identique. Elle confirme par ailleurs l'hypothèse que sa mère, engluée qu'elle était dans ses tentatives de faire place nette dans son désordre intérieur, n'ait pu assurer à sa fille une intégration satisfaisante de son identité féminine et de son image du corps à cause de son maternage déficient.

Pourtant, c'est vers cette mère que Dora s'était tournée pour s'épancher après la scène de séduction du lac. Freud la considère comme un simple intermédiaire pour atteindre son père et Monsieur K., mais cette approche réductrice néglige le fait que Dora a pu éprouver le besoin de s'appuyer sur elle pour tenter d'élaborer, dans la tourmente pulsionnelle qu'elle était en train de traverser, ce qu'elle vivait comme un débordement traumatique. En effet, comment serait-il possible d'imaginer que cette femme qui avait le pouvoir de tyranniser toute une maisonnée, qui avait le pouvoir de se faire offrir autant de bijoux, pût être sans influence sur sa fille ?

Serait-il possible d'imaginer qu'elle ne fût pas un double enviable et haïssable pour sa fille ? Dora a bien dû se demander quel étrange pouvoir lui permettait de retenir auprès d'elle un mari qui prétendait qu'il n'attendait rien d'elle, mais qui était en même temps obligé de passer par elle pour avoir un verre de cognac le soir...

Dora est morte à l'âge de soixante-trois ans, en 1945, aux États-Unis où son fils, devenu un célèbre chef d'orchestre, l'avait emmenée.

Depuis des années, elle souffrait de douleurs abdominales et d'une constipation obsédante comme sa

mère. Elle les traita très longtemps comme des symptômes familiers jusqu'au moment où il s'avéra qu'ils étaient plus graves qu'une simple conversion : un cancer du côlon, diagnostiqué trop tard pour être opéré, l'emporta.

Felix Deutsch apprit d'un autre interlocuteur que son frère « qu'elle avait harcelé son fils des mêmes revendications dont elle avait accablé son mari qui était mort d'une maladie coronarienne, ravagé par sa conduite quasi paranoïaque [...] il aurait préféré mourir plutôt que de divorcer », avait précisé ce dernier interlocuteur. Felix Deutsch, dans son article, conclut que « son mariage n'avait servi qu'à camoufler son dégoût des hommes ».

Cette conclusion pessimiste ne nous surprend pas, car on sait actuellement qu'il faut du temps face à de tels cas pour permettre un réaménagement de l'économie et de la dynamique psychique.

Avec *Dora*, Freud nous livre une véritable « perle » clinique qui explore le courant œdipien complexe de cette cure, la problématique de la bisexualité et les identifications multiples. Avec le repérage du transfert, ce texte présente de véritables avancées théoriques, même si Freud n'a pas pu en entendre la valence dépressive qui plonge ses racines davantage dans l'angoisse de perte d'amour de la part de l'objet et dans le deuil. Ce n'est d'ailleurs que dans des textes tardifs, par exemple « Sur la sexualité féminine » (1931), que Freud s'interrogera sur les liens primitifs à la mère, qu'il nommera « la première séductrice ». Il mentionne l'hypothèse d'une relation particulièrement étroite entre cette « phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie ». Mais ce sont ses successeurs, ses élèves femmes notamment, telles Jeanne Lampl de Groot, Helene Deutsch et Ruth Mack Brunswick, qui développeront leurs théorisations sur la féminité à partir de cas d'hystériques, réévalueront les fondements prégénitaux de l'hystérie et

mettront l'accent sur les dysfonctionnements préœdipiens. Leurs travaux et ceux de bien d'autres auteurs comme Sándor Ferenczi, Karl Abraham ou encore Otto Fenichel, pour ne citer qu'eux, vont montrer la difficulté et la nécessité de maintenir cette référence à la fixation œdipienne tout en travaillant la question de savoir « comment des relations d'objets de l'époque pré-génitale se reflètent de façon typique dans le complexe d'Œdipe¹ ».

L'hystérie, encore de nos jours, interroge les limites entre névrose et psychose aussi bien que celles entre pathologie et modèle de fonctionnement psychique.

Sylvie PONS-NICOLAS,
juillet 2009

1. Otto Fenichel, « La préhistoire pré-génitale du complexe d'œdipe », in *Féminité masquarade. Études psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon*, Paris, Seuil, 1989.